



Partenaires

MAGAZINE 3/2019



REPORTAGE

Vert comme l'espoir

Les jardins des réfugiés
Rohingyas

FOCUS

Le monde est jeune

Chances et défis



HELVETAS



**J'avais peu
à récolter.**

Gete, le grand-père

**Je récolte du maïs
et des céréales.**

Wondimeneh, le père

**Je récolte les fruits
de ma formation.**

Tewachew, le fils, 24 ans. Éthiopie

Améliorer les méthodes de culture, vendre les récoltes, apprendre un métier. Des personnes changent ainsi leur vie avec le soutien d'Helvetas. Vous pouvez y contribuer: helvetas.org



HELVETAS

Partenaire de vrais changements

Autre monde

Jeunesse. Nous, qui avons quitté l'adolescence depuis quelque temps déjà, nous pensons tout savoir. Après tout, nous l'avons aussi vécue en direct. Tchernobyl, SIDA, Guerre Froide: c'étaient les images effrayantes de ma jeunesse. Mais d'un autre côté, les places d'apprentissage et les perspectives d'avenir ne manquaient pas. Le monde était à nos pieds, c'est ce que nous ressentions.

D'une façon ou d'une autre, ce sentiment fait toujours partie de la jeunesse. Mais aujourd'hui, les jeunes sont tourmentés par d'autres soucis. Par exemple l'insécurité de l'emploi, les fake news et le cyber-harcèlement, ainsi que la peur née de la crise climatique.

Chaque jeune génération vit dans son propre monde, avec des souffrances que nous, les plus âgés, ne connaissons pas vraiment. Si cette réalité vaut pour la Suisse, elle est d'autant plus vraie pour les pays en développement, où les possibilités limitées se heurtent à de belles images transmises par l'internet et les médias sociaux. Où des jeunes toujours plus nombreux se demandent s'il existe une place pour eux dans la vie.

Ce numéro de Partenaires pose la question de ce qui est nécessaire pour que la jeunesse mondiale puisse déployer tout son potentiel.



Susanne Strässle,
rédactrice de «Partenaires»
susanne.straessle@helvetas.org

HELVETAS Swiss Intercooperation
7-9, ch. de Balxert, 1219 Châtelaine
Tél. +41 (0)21 804 58 00,
romandie@helvetas.org
CP 10-1133-7

Pour faire un don de Fr. 50.-,
envoyez un SMS avec le
message **PARTICIPER OUI 50**
au no 488

helvetas.org



© Patrick Rohr

8 Dans le camp de réfugiés Rohingyas, des femmes cultivent leurs propres légumes.



© Simon B. Opladen

14 Apprendre ensemble, une méthode nouvelle dans des écoles en Tanzanie.



© Thomas Kozlik

26 L'exposition d'Helvetas «Global Happiness» suit les traces du bonheur.

4 PERSPECTIVES

5 EN CLAIR
par Melchior Lengsfeld,
directeur d'Helvetas

6 TOUR D'HORIZON

8 REPORTAGE
DES ÎLOTS DE VERDURE
Les jardins des
réfugiés Rohingyas

14 FOCUS

LE MONDE EST JEUNE

15 Un avenir pour les jeunes
Interview

18 Contre la radicalisation
Dialogue entre les générations
au Kirghizistan

20 Apprendre pour la vie
Des écoles en Tanzanie

SUISSE

23 Combattre la pauvreté
Quelle voie prend la Suisse?

25 Heureux début
L'exposition d'Helvetas
«Global Happiness»

27 ACTUALITÉS

29 CONCOURS

30 FAIRSHOP
Pièces préférées
Ikou Tschüss, un duo
suisse design

Helvetas – pour un vrai changement

Vision: Nous voulons un monde dans lequel toutes les personnes vivent dignement et en sécurité, de façon autonome et responsable face à l'environnement.



© Hagop H. Varanian



© La famille Schütz



Temps arrêté

Nous sommes dans les années 1940: la guerre ravage l'Europe; en Éthiopie, la population s'oppose à la colonisation italienne. Pourtant l'amour ne s'arrête pas, et les gens se marient malgré tout. Le photographe suisse Philipp Schütz a recherché en Éthiopie de vieilles photos de famille qui fixent des moments du quotidien ou de fêtes qui dévoilent la grande culture de l'Éthiopie, loin des clichés de la faim. Ces images ne sont guère différentes des photos fanées prises en Suisse: pour son mariage, la jeune femme en blanc à Addis-Abeba (à g.) porte les mêmes fleurs, des callas, qu'Elisabeth Schütz, née Schweizer; les regards sont tous sceptiques. Le projet «Vintage Addis Ababa» (voir sur vintageaddis.com) présente aux jeunes d'Éthiopie un temps où leurs compatriotes ne voulaient pas vivre ailleurs que là précisément, dans ce pays de la Corne de l'Afrique. –RVE

Les grévistes pour le climat maintiennent la pression – à juste titre!

Par Melchior Lengsfeld

«Fridays for Future!» Le mouvement de la jeunesse en faveur du climat ne cesse de s'étendre et touche désormais toute la planète. Plus de 1,5 million d'écologistes, d'étudiants et d'adultes ont participé dans une centaine de pays à la grève climatique mondiale du 15 mars. Deux mois plus tard, le 24 mai, plus de 1,6 million de grévistes étaient une nouvelle fois dans la rue dans 131 pays. Actuellement, le mouvement Fridays For Future appelle à une nouvelle grève mondiale.

Pour les grévistes, il s'agit de justice climatique. C'est dans les pays en développement que les gens souffrent le plus des conséquences du changement climatique: tempêtes, inondations, sécheresses et élévation du niveau de la mer. Nous le constatons aussi dans le cadre de nos projets. Les dizaines de milliers de personnes qui descendent régulièrement dans la rue en Suisse pour réclamer une protection climatique efficace demandent aussi une justice climatique. Et que la Suisse prenne des mesures pour atteindre d'ici à 2030 un bilan carbone neutre lié aux activités humaines et proclame un «état d'urgence climatique national», ce qui signifierait élever la catastrophe climatique au rang de crise nationale, agir immédiatement et donner à la population des informations exhaustives.

L'engagement de la jeunesse porte ses fruits: le réchauffement climatique est aujourd'hui le sujet politique ma-

jeur et devrait à juste titre marquer de son empreinte les élections fédérales du 20 octobre: car la protection du climat doit être la référence en politique. Nous devons cela à la jeune génération. Pour accentuer la pression, l'Alliance pour le climat, dont Helvetas est membre, organise le 28 septembre à Berne (p. 7) une importante manifestation nationale en faveur du climat – juste au moment de l'envoi de la documentation électorale et du début du vote par correspondance.

«La protection du climat doit être la référence en politique. Nous devons cela à la jeune génération»

Aussi en septembre, le Conseil des États doit faire connaître sa position s'il veut, lors de la révision de la loi sur le CO₂, apporter une contribution crédible à la mise en œuvre de l'Accord de Paris sur le climat. Les partis bourgeois ont, eux aussi, finalement compris qu'il fallait notamment des dispositions plus sévères en matière de CO₂ pour les véhicules privés, procéder à l'assainissement énergétique des bâtiments et une taxe

sur les billets d'avion. L'initiative pour les glaciers va également dans ce sens. Elle demande une protection rigoureuse du climat et avait déjà récolté près de 50'000 signatures un mois après son lancement à la mimai.

L'ONU invite les États membres au Sommet Action Climat le 23 septembre à New York pour prendre connaissance de leurs plans de réduction drastique des émissions de CO₂ – et mettre ainsi en œuvre l'objectif 13 de l'Agenda 2030 pour le développement durable, «prendre d'urgence des mesures pour lutter contre les changements climatiques et leurs répercussions». La Suisse aussi va devoir indiquer comment la politique, l'économie et la société vont assumer leur responsabilité pour mener une politique climatique ambitieuse, juste et durable. Les jeunes le demandent: «Nous avons droit à un avenir!» ○

Melchior Lengsfeld, directeur d'Helvetas



© Maurice K. Grüng



BEAU ET ÉQUITABLE

À l'ombre d'un palmier

Se protéger des rayons du soleil, où que l'on soit? C'est possible avec le chapeau de paille, «Sombbrero». Il est tressé de façon traditionnelle avec des feuilles de palmier par des artisanes et des artisans au Mozambique. Indispensable sous le soleil de la plage et de l'été indien. Le large bord de ce chapeau de paille (Fr. 79.-) procure de l'ombre sur le visage. Un bel accessoire dans la tendance de l'été, qui s'associe parfaitement avec le sac en paille tressée «Rava Grande» (Fr. 89.-). –sus

fairshop.helvetas.ch/paille

ACTUEL

Des films sous les étoiles

L'été n'est pas fini, car le Cinéma Sud d'Helvetas poursuit sa tournée! Les dernières séances offrent la possibilité de vivre encore de belles soirées de cinéma sous les étoiles, dans la ville et la région de Genève. Six films du Sud sont à l'affiche, notamment Rafiki (photo), l'histoire d'un amour qui brise les règles sociales au Kenya. –CRO

20.–25.8. Genève | 27.–29.8. Carouge
30.8.–1.9. Onex | 3.–5.9. Nyon

cinemasud.ch/fr



© Trigon Film



LIRE

Famille en transition écologique

Quel est le véritable impact de notre mode de vie sur l'environnement? Comment le mesurer? Et surtout, quels changements opérer dans notre vie de tous les jours si l'on veut préserver la planète? Suivez le guide! Ce livre de Jérémie Pichon, avec des illustrations de Bénédicte Moret (paru en mars 2019, Fr. 25.20), à la fois manifeste pour la sobriété et guide pratique, invite à entrer des deux pieds dans la transition écologique. –CRO



© Patrick Rohr

REMARQUABLE**Le marchand de glaces est là!**

L'été en Suisse est la saison des glaces mais au Bangladesh, c'est à peu près toute l'année que les températures dépassent les 30 degrés. Une chance pour Ibrahim, 25 ans. Le photographe Patrick Rohr l'a rencontré dans cette région pauvre où se trouve l'immense camp de réfugiés Rohingyas, près de Cox's Bazar (p. 8). Plutôt que de gagner un peu d'argent comme travailleur journalier, comme le font tant de Bangladaï, il a ouvert sa petite échoppe: avec sa glacière remplie de bâtons de glaces, il se déplace de village en village. Quand sa sonnette retentit, les enfants sortent des maisons en courant: le marchand de glaces est là! Le citron glacé de Mohammed, qui coûte 10 takkas (12 centimes), est très apprécié. Et quand les parents offrent des glaces à leurs enfants, ils en achètent souvent pour eux aussi. –sus

ACTUEL**Ensemble pour le climat!**

**MANIF
NATIONALE CLIMAT
DE CHANGEMENT
28.9.19 BERNE**

Peu avant les élections fédérales, un signal fort est envoyé pour une politique climatique conséquente. Tel est l'objectif de la grande manifestation nationale organisée à Berne le samedi 28 septembre prochain. Pour la première fois depuis le début du mouvement de grève pour le climat, des personnes venues de toute la Suisse manifesteront ensemble. Sous le slogan «Le climat du changement», l'Alliance climatique, dont Helvetas est membre, rassemble les gens qui s'engagent – haut et fort, de façon créative – pour l'avenir des bases de la vie. –sus

Participez aussi et faites courir l'information!
klimademo.ch/infos



© Valentin Flauraud/Keystone







REPORTAGE

Des îlots de verdure

Deux ans après leur arrivée, les réfugiés Rohingyas présents au Bangladesh retrouvent un semblant de quotidien. Les camps verdissent, car les réfugiés peuvent aménager des petits jardins autour et sur le toit des abris afin de nourrir leurs familles de façon plus saine. Mais leur sort reste incertain.

Par Patrick Rohr (images et texte)

Non, elle n'avait pas de jardin chez elle au Myanmar, confie Sarah Begum*. «Nous vivions dans une maison ordinaire. Mon mari travaillait sur les chantiers, je m'occupais de la famille. Nous achetions les légumes au marché.» Et la voici maintenant immergée dans de la verdure, un arrosoir à la main, arrosant ses plantes et ôtant une feuille sèche ici et là. Sarah Begum sourit timidement: «Il n'y a pas si longtemps, j'ignorais tout du jardinage.»

* Tous les noms des Rohingyas ont été changés pour leur protection.

** Depuis 2019, le projet est cofinancé par la Chaîne du Bonheur et le Canton de Genève.

P. 8/9: Des plantes reverdissent le camp des Rohingyas. Sarah Begum cultive ses légumes autour et sur le toit de son abri.

Avec beaucoup d'engagement, Sharmin Begum explique aux femmes de façon claire comment arriver à faire pousser leurs propres légumes.

Un nouveau départ difficile

Avec son mari Yousuf et leurs trois enfants, Sarah Begum fait partie des plus de 740'000 Rohingyas, une minorité musulmane du Myanmar majoritairement bouddhiste qui, suite à de terribles massacres, a fui en août 2017 vers le Bangladesh voisin. La famille de Sarah avait tout d'abord trouvé refuge dans un village proche de la frontière. Six mois plus tard, la famille se déplaçait dans l'arrière-pays, où désormais près d'un million de Rohingyas vivent dans le plus grand camp de réfugiés du monde.

Sur une butte, Sarah et son époux ont bâti avec deux autres familles un simple abri à partir de tiges de bambou et de bâches en plastique. À peine 20 mètres carrés où vivent en tout treize personnes, six adultes et sept enfants. À l'intérieur, c'est étroit

et étouffant; dehors à midi, le thermomètre indique 35 degrés, l'humidité de l'air avoisine les 80%.

La chaleur et l'humidité sont encore plus intenses dans l'abri de fortune. Chaque mouvement est un calvaire. Mais Sarah Begum, qui s'est assise à même le sol dans sa petite cuisine pour couper patates, légumes et piments d'un geste sûr et rapide, ne veut pas se plaindre. Après tout, sa famille a un toit, dit-elle. Et depuis qu'elle a suivi un cours de maraîchage, donné par l'organisation partenaire locale d'Helvetas Shushilan**, et qu'elle a créé son propre jardin, sa famille mange beaucoup plus sainement. «Avant, nous vivions comme presque tous les réfugiés grâce aux rations de riz, de lentilles et d'huile distribuées. Mais cette alimentation toujours identique ne nous convenait pas. Au Myanmar, nous accompagnions toujours notre riz de légumes et de poisson, ce qui nous a beaucoup manqué au début, déclare Sarah, qui explique que ses enfants étaient toujours plus faibles et souvent malades. Aujourd'hui, les enfants vont mieux, ils sont en bonne santé et ont à nouveau davantage d'énergie.»

Cueillette sur le toit

Le cours de maraîchage que Sarah a suivi il y a quelques mois était donné à quelques pas de son





abri, dans le centre pour femmes de Shushilan. Ces dernières y apprennent d'importantes règles d'hygiène et reçoivent des conseils en matière de soins infantiles et de gestion budgétaire. Mais l'objectif principal de ce cours de trois jours, auquel participent à chaque fois une trentaine de femmes, est d'apprendre quoi planter, où et à quel moment de l'année.

Aujourd'hui, les femmes du cours de Sarah se rencontrent pour une séance supplémentaire. C'est bientôt la saison des pluies et il est essentiel qu'elles sachent quelles plantes poussent le mieux et lesquelles ne supporteront pas l'humidité. Dans le groupe, l'ambiance est détendue. Des petits enfants se déplacent à quatre pattes sur le sol, les femmes plaisantent. Puis Sharmin Begum, collaboratrice de Shushilan et instructrice, demande le silence. Elle ouvre la séance avec un plançon dans la main. À l'aide d'illustrations suspendues à une corde à linge et avec force gestes, elle explique la pollinisation des plantes. Les femmes écoutent attentivement.

«Les cours sont très appréciés, affirme Sharmin Begum, les femmes sont conscientes que les légumes qu'elles achètent au marché sont souvent pleins de pesticides. En cultivant leurs propres légumes, elles savent qu'ils sont au contraire frais et sains. Et elles économisent de l'argent.» Les femmes

reçoivent aussi des semences de différentes plantes et de l'engrais.

Comme l'espace dans le camp de réfugiés est limité car les abris sont proches les uns des autres, Shushilan conseille de cultiver des plantes grimpantes sur les toits. Le toit de Sarah Begum est lui aussi recouvert de verdure, ce qui permet en outre de rafraîchir un peu l'intérieur de l'abri. Et elle a eu de la chance: comme la place devant sa cabane, située sur un terrain légèrement en pente, était en-

core libre, elle a pu y planter d'autres légumes, comme des piments et des gombos.

«Le seul problème, c'est que ce sol n'appartient pas à Sarah, déclare Rajib Rudra, collaborateur de Shushilan, dans le camp, personne n'est propriétaire du terrain.

On ne sait donc pas combien de temps elle pourra garder son jardin.» Mais pour l'heure, Sarah apprécie la belle récolte qui lui rapporte d'ailleurs un petit revenu complémentaire, car elle vend près de la moitié de ses légumes au marché. Elle gagne ainsi entre 50 et 70 takas en une journée, l'équivalent de 40 à 60 centimes. Étant donné que les Rohingyas ne peuvent pas avoir d'emploi fixe, le mari de Sarah travaille comme ouvrier journalier, quand il trouve du travail. La plupart du temps, il transporte des pierres vers les chantiers pour la construction de routes et de chemins en échange de 300 takas par jour, soit environ ▸

Depuis que Sarah Begum peut ajouter des légumes au menu, ses deux enfants sont à nouveau plus vifs et en meilleure santé qu'à leur arrivée dans le camp.

«En cultivant leurs légumes, les femmes savent qu'ils sont frais et sains»

Sarah Begum, réfugiée Rohingya

Ne pas oublier la population locale

Lorsqu'en août 2017, des centaines de milliers de Rohingyas du Myanmar ont fui sur l'étroite langue de terre au sud-est de la ville de Cox's Bazar au Bangladesh, ils ne sont pas arrivés dans un no man's land. Dans la région où ils ont édifié en l'espace de quelques semaines une immense ville improvisée, il y avait déjà des villages et des petites villes commerçantes animées.

Les Rohingyas se sont principalement établis sur les collines en bordure de mer à l'ouest. Ils étaient ainsi protégés des importantes inondations pendant la saison des pluies. Avant leur arrivée, les collines étaient densément boisées. Comme ils avaient besoin de place pour leurs abris et de bois pour cuisiner, les Rohingyas ont abattu des forêts.

Cela a engendré plusieurs problèmes pour la population locale: les éléphants sauvages qui vivaient dans les bois ont perdu leur abri, ils se sont mis à errer et à attaquer les villages environnants. De plus, les forêts étaient une importante source de revenu pour de nombreuses personnes alentour: les femmes, notamment, abattaient du bois qu'elles vendaient au marché. Et la population locale n'avait plus les fruits essentiels à son alimentation: bananes, mangues, noix de coco. En outre, l'eau potable venait à manquer. Autrefois déjà, pour trouver de l'eau, les habitants devaient creuser très profondément pendant la saison sèche. Et soudain, 740'000 personnes supplémentaires avaient besoin d'eau, elles aussi.

Malgré tout, aucun soulèvement à l'encontre des Rohingyas ne s'est produit, la population locale s'est accommodée au mieux de la situation. Mais pour que la pauvreté des gens – qui vivent dans une des régions les plus défavorisées du Bangladesh – ne s'aggrave pas, l'organisation partenaire d'Helvetas Shushilan a étendu son projet de culture maraîchère (voir le texte principal) aux communes existantes. Les femmes bangladaises apprennent dans des cours comment aménager un jardin potager et reçoivent une somme d'argent leur permettant d'acheter ce qu'il faut pour se lancer. Le projet est une réussite. Désormais, de nombreuses femmes cultivent des légumes pour leur famille et en vendent aussi au marché – aux côtés des Rohingyas, qui y proposent aussi leurs légumes. –PRO

3.50 francs. Avec ce qu'ils gagnent tous les deux, ils peuvent de temps à autre acheter du poisson. Ou des légumes qui ne poussent pas chez eux.

Concevoir son propre lieu de vie

Une sorte de quotidien se met doucement en place dans le camp de réfugiés. Ces derniers – et les organisations qui les soutiennent – ont enfin la possibilité de s'occuper de questions encore inenvisageables après l'arrivée des Rohingyas au Bangladesh, mais indissociables d'une vie un tant soit peu ordonnée: alimentation équilibrée, hygiène et sécurité personnelle. Dans les premiers mois qui ont suivi l'exil massif, les Rohingyas ont dû lutter pour leur survie. Il a fallu construire des abris et des chemins, trouver de quoi manger, creuser pour avoir de l'eau. Et des organisations comme Helvetas ont mobilisé les énergies pour installer des latrines afin de prévenir l'apparition de maladies.

Devant l'une des latrines situées dans un sous-camp, à quelques kilomètres de celui de la famille de Sarah, un groupe de jeunes hommes discute avec animation d'un objet se balançant négligemment au-dessus de leurs têtes, mais qui a représenté un grand changement pour tous: une ampoule électrique.

Que cette ampoule se trouve ici ne va pas de soi. Les réfugiés n'ont quasiment pas accès à l'électricité dans le camp, et le soir, il fait noir. C'est dangereux pour celles et ceux qui se rendent aux toilettes ou qui, pour une autre raison, doivent quitter leur abri la nuit. À certains endroits, des lampes solaires éclairent chemins et places, mais leur nombre n'est pas suffisant et elles ne cessent d'être volées ou cassées.

Un groupe de garçons a donc suggéré de tirer une ligne électrique fixe dans le camp et d'y suspendre des ampoules électriques. Le groupe a été formé sur incitation de l'organisation PIN (People In Need) avec qui Helvetas collabore. L'organisation tchèque instaure des rencontres régulières de jeunes filles, garçons, femmes et hommes, qui discutent séparément dans des groupes de la façon dont la sécurité au camp pourrait être améliorée. Les groupes sont répartis selon l'âge et le sexe afin que les filles et les jeunes femmes puissent parler librement, et que les garçons puissent se faire entendre. Discuter de comment rendre la vie dans le camp plus supportable et de comment résoudre ensemble des questions simples donne l'opportunité aux Rohingyas de façonner à nouveau eux-mêmes une partie de leur quotidien. Leurs initiatives sont récompensées par de petites contributions de soutien.





à la pâte: elles se sont procuré des sacs de sable et des lattes de bois pour construire des escaliers et des chemins offrant la sécurité nécessaire même en cas de pluie. En outre, lors de ces rencontres, les filles et les femmes ont appris quels sont leurs droits: par exemple, elles ne peuvent pas se marier avant 18 ans et, en cas de violence domestique, elles ont le droit de se défendre et savent à qui s'adresser. Des sujets qui sont également évoqués dans les groupes des hommes afin que tous puissent contribuer dans leur famille ou dans leur voisinage à protéger les plus vulnérables dans le camp.

Une ampoule, symbole d'un succès modeste mais important: un groupe de jeunes Rohingyas a réussi à rendre l'accès aux toilettes plus sûr pendant la nuit.

Peu à peu, la vie dans le plus grand camp de réfugiés du monde se normalise. Toutefois, l'insécurité demeure: les Rohingyas ne peuvent pas retourner au Myanmar, même si le gouvernement affirme le contraire. La peur qu'il leur arrive quelque chose est trop grande, après que des milliers de leurs proches ont été torturés, violés et assassinés et que leurs villages ont été incendiés. Mais ils ne peuvent pas non plus rester au Bangladesh, car le pays, qui compte parmi les plus pauvres au monde, ne les a accueillis que provisoirement. Le sort des Rohingyas reste incertain, ils ont donc d'autant plus besoin d'une aide d'urgence. ○

Traduit de l'allemand par Elena Vannotti

Le groupe des garçons a proposé d'illuminer les places devant les latrines. Ils ont reçu l'argent pour acheter le matériel et, grâce à leurs talents de négociation, ont réussi à tirer un câble électrique depuis l'extérieur du camp et à installer un système d'éclairage simple mais efficace. «Nous sommes fiers de ce que nous avons accompli», déclare Mohamad, 18 ans, chef informel du groupe des garçons, tandis qu'il montre le fruit de leurs efforts au conseiller Rafik.

La requête du groupe des hommes allait dans le même sens: eux aussi trouvaient que la nuit, la vie dans le camp présentait trop de dangers et d'insécurité. «Les personnes âgées pourraient trébucher ou chuter dans des trous», explique Alam, leur responsable. C'est ainsi que les hommes ont œuvré pour obtenir des lampes de poche pour les 160 familles de leur sous-camp.

Quant au groupe de femmes, il a déploré les accès parfois dangereux qui menaient aux latrines. Les niveaux étaient irréguliers et lorsqu'il pleuvait, ils se transformaient en toboggans en quelques minutes. Avec le groupe des filles, elles ont donc mis la main

▷ **Faites un don pour que le quotidien des réfugiés Rohingyas soit plus supportable et pour permettre aux familles de nourrir sainement leurs enfants: helvetas.org/rohingyas**

Patrick Rohr – deuxième visite dans le camp de réfugiés

Patrick Rohr, photojournaliste suisse qui depuis plusieurs années visite des projets et réalise des reportages pour Helvetas, s'est rendu pour la deuxième fois déjà dans le camp de réfugiés des Rohingyas au Bangladesh en cette fin du printemps. Lors de sa première visite il y a un an, il a notamment documenté la course contre la montre que menaient les Rohingyas en renforçant leurs abris de fortune pour se préparer à la mousson ainsi que la construction de latrines et de cuisines au biogaz, permettant d'assurer les besoins de base.





Le monde est riche d'une jeunesse tendue vers l'avenir. Que faut-il pour que les jeunes de nombreux pays du Sud global puissent libérer leur potentiel? Pour qu'ils puissent réaliser leurs espérances et leurs besoins en matière d'emploi, de sécurité et de place dans la société?

FOCUS

LE MONDE EST JEUNE

pages 14–22



«Les opportunités ne tombent pas du ciel»

La croissance démographique mondiale résulte de nombreuses histoires de progrès. Zenebe Uraguchi, expert du développement chez Helvetas, explique pourquoi il en va ainsi et ce qui est nécessaire aujourd'hui pour que les jeunes aient véritablement un avenir.

Interview: Rebecca Vermot

Zenebe Uraguchi, quand il est question de démographie, de nombreuses personnes en Suisse se demandent qui financera leurs retraites. Qu'évoque pour vous le terme démographie?

En Suisse et dans toute l'Europe, cette crainte est tout à fait justifiée en raison de la baisse de la natalité et des nombreux baby-boomers qui arrivent à l'âge de la retraite. Les gens deviennent plus âgés, vivent plus longtemps. Les jeunes ont souvent moins d'économies, comme le montrent des études. La question est donc de savoir qui paiera les retraites, qui les impôts. Mais en regardant au-delà des frontières européennes, une autre image se dessine.

Une image représentant familles nombreuses et surpopulation?

Ce n'est pas si simple. Effectivement, la population augmente en Afrique et en Asie. À la période de ma naissance en Éthiopie dans les années 1970, le pays comptait 30 millions d'habitants et, aujourd'hui, plus de 100 millions. Mais cette croissance découle simplement du fait que beaucoup de jeunes ont actuellement la capacité de fonder une famille. Toutefois les jeunes couples ont moins d'enfants que leurs parents, ce qui s'explique par plusieurs facteurs positifs: la pauvreté a fortement reculé, l'accès à la santé s'est amélioré, la mortalité infantile a baissé, les enfants vont à l'école, les gens peuvent se nourrir plus sainement, l'espérance de vie a augmenté. Prenons l'exemple du Bangladesh, où la crois-

sance de la population se poursuit, cependant le nombre d'enfants par femme a chuté de près de 7 à 2 aujourd'hui. Les femmes ont moins d'enfants parce qu'elles sont mieux formées, qu'elles ont appris un métier. Elles sont devenues plus fortes ces dernières décennies, elles peuvent à nouveau disposer de leur corps et décider combien elles souhaitent d'enfants.

C'est en Afrique que la population augmente le plus. Pourquoi?

Parce que dans certains pays d'Afrique subsaharienne, les meilleures conditions

«Les jeunes veulent des emplois qui les intéressent. C'est la condition pour que quelque chose change»

Zenebe Uraguchi

que l'on trouve en Asie font encore défaut. Les parents voient toujours les enfants comme un investissement, une sécurité pour prendre soin d'eux dans leurs vieux jours. Même si cette situation s'améliore sans cesse, bon nombre de femmes, surtout dans les régions rurales, n'ont toujours pas le droit de décider de la taille de leur famille. Mais là aussi, le taux de natalité recule. Alors que le nombre d'enfants par femme était en moyenne de sept dans les années 1970, il est aujourd'hui de 4,8.

Qu'est-ce que cela signifie pour les sociétés?

Dans ces pays, la moyenne d'âge est très basse et la population très jeune. Au Nigeria et en Éthiopie, 43% de la population a moins de 15 ans. Précisément dans une telle configuration, quand le taux de natalité chute et que toujours davantage de personnes peuvent travailler, une population jeune peut être une chance pour l'économie d'un pays. Car la part de la population active à même de subvenir aux besoins des enfants et des personnes âgées se renforce – la charge se répartit sur un plus grand nombre. Les gens ont alors les moyens de consommer, d'économiser et d'investir. Les parents ont davantage d'argent pour une alimentation saine et pour envoyer leurs enfants à l'école. C'est une spirale vertueuse: l'économie s'accélère et davantage de gens trouvent du travail. On appelle cela le dividende démographique. On connaît ce développement à travers les Tigres asiatiques des années 1970 comme la Corée du Sud, la Thaïlande et l'Indonésie.

Que faudrait-il pour que les jeunes Africains bénéficient aussi d'un dividende démographique?

Une raison du succès en Asie découle notamment du fait que gouvernements et privés ont investi dans les domaines de la santé, de la formation et du planning familial. Les opportunités ne tombent pas du ciel, nous devons les créer ensemble. Quand il n'y a pas de travail pour les jeunes, ils partent, qu'ils aient ou non une bonne formation. Davantage de jeunes n'est pas un avantage en soi. Sans ▷





Zenebe Uraguchi (à g.), lors d'une visite de projet aux Philippines, discute avec l'équipe locale.

emplois ni bonnes perspectives d'avenir, les tensions sociales et politiques grandissent et la pression migratoire se fait plus forte. Les jeunes cherchent vers quoi s'orienter – au pire des cas, ce sera vers des groupes extrémistes (p. 18).

De quoi les jeunes ont-ils concrètement besoin dans une telle société?

Voici un exemple en Europe de l'Est. Le Kosovo est la plus jeune nation d'Europe. 70 % de la population a entre 15 et 34 ans. Ce sont des jeunes dynamiques et bien formés. Mais ils ne trouvent pas de travail au sortir de l'université. Ce qui doit d'abord changer, c'est la qualité de la formation. Pour que les jeunes trouvent un bon travail, l'école doit encourager les compétences sociales, qui sont essentielles pour le monde du travail de demain. Il ne s'agit pas seulement de fabriquer une table ou de réparer une voiture. Les jeunes doivent aussi apprendre à penser par eux-mêmes, à communiquer, à diriger, à être flexibles et à continuer d'apprendre leur vie durant. Deuxièmement, de bonnes conditions cadre sont nécessaires pour les investisseurs afin qu'ils puissent créer des emplois dans un pays. Dans les secteurs du tourisme, de l'informatique et de la communication – des domaines qui attirent les jeunes.

Cela suffit-il?

Non, il y a encore un troisième point important: la formation doit répondre à la

demande de l'économie. Au Kosovo, en Albanie et en Bosnie, de nombreux excellents juristes sortent de l'université, mais ce sont des informaticiens qui sont recherchés. Les jeunes doivent être mieux informés sur le marché du travail. Les médias jouent un rôle important à cet égard. Mais nous devons aussi amener les parents à changer leur façon de voir. Souvent dans les Balkans, ce sont encore eux qui décident de l'avenir de leurs enfants. Par conséquent, beaucoup étudient le droit pour une question de prestige.

S'agit-il aussi de facteurs de succès pour l'Afrique?

Oui, mais chaque solution doit être adaptée aux besoins et aux défis propres à un pays. Voyez le Kenya. En Suisse, nous ne pouvons même pas nous imaginer à quel point l'utilisation de la technologie mobile y est avancée. Les paysans se servent de leur téléphone portable pour payer les primes d'assurance et consulter les prévisions météo. L'appli M-Pesa est devenue un système de paiement grâce auquel on peut économiser ou transférer de l'argent sans avoir de compte bancaire. Aujourd'hui, la technologie informatique ne requiert ni machines coûteuses ni grandes halles de fabrication. Le capital de départ est relativement modeste. Un grand potentiel existe dans certains pays africains. Ailleurs, il réside dans le tourisme ou de petites entreprises.

Les jeunes en Afrique veulent-ils cela?

Les jeunes veulent des emplois qui les intéressent. C'est la condition pour que quelque chose change. L'agriculture, par exemple, doit être modernisée pour rester attrayante. De nombreux jeunes ne veulent plus être paysans comme leurs parents et grands-parents. Ils s'intéressent davantage à la transformation de produits, à l'emballage, à la logistique, à l'agrotourisme et aux services. Il faut que les emplois aient un avenir et savoir si un tel changement est possible. Cela implique des formations abordables. Des possibilités doivent être créées.

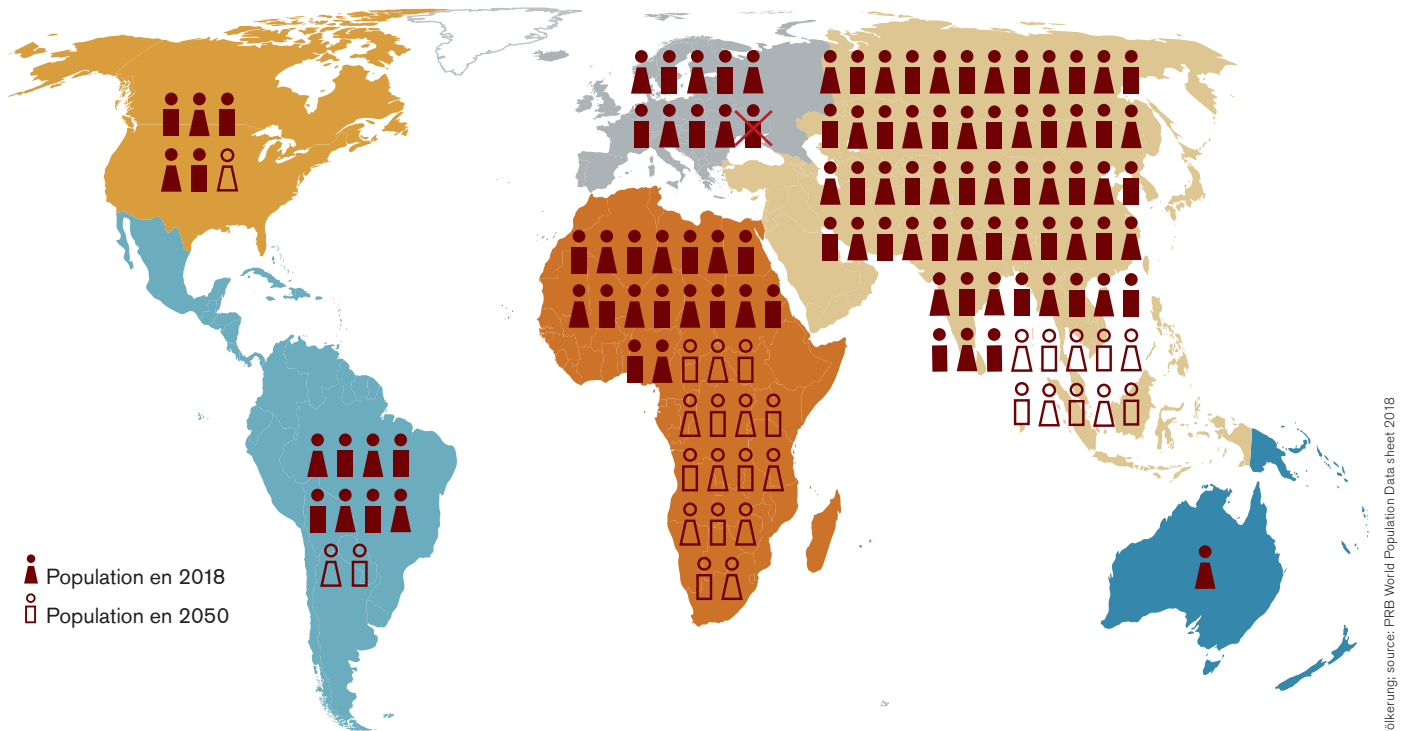
Quel rôle joue la coopération au développement à cet égard?

Les organisations de développement comme Helvetas doivent faciliter les changements, mais non les mettre en œuvre. Les ONG ne doivent pas non plus former elles-mêmes les jeunes. Ce n'est pas durable. Nous devons collaborer avec des centres de formation existants, publics et privés, les soutenir en vue d'améliorer la qualité. Notre rôle consiste à apporter l'expérience acquise en Suisse à travers notre système de formation dual en l'adaptant au pays concerné et aux conditions cadre économiques, car une grande partie de l'économie est informelle dans nombre de pays africains. C'est donc aussi de manière informelle que les jeunes développent compétences essentielles et savoir-faire professionnel. Nous devons veiller à ce que les pays échangent leurs expériences – bonnes ou mauvaises – pour que des succès puissent se répéter, sans quoi ils restent isolés. Helvetas travaille main dans la main avec des partenaires locaux pour que les jeunes puissent développer aptitudes et compétences.

Est-il possible de créer chaque année en Afrique les 20 millions de nouveaux emplois dont ce continent a besoin, selon le Fonds monétaire?

En l'état actuel des choses, non. Nous devons investir, nous tous: particuliers, entreprises, gouvernements. Outre des capacités artisanales, des compétences

Le monde – un village



En 2018

Si le monde était un village habité par 100 personnes, elles seraient réparties ainsi:

17 d'Afrique, **59** d'Asie, **10** d'Europe, **8** d'Amérique latine, **5** d'Amérique du Nord et **1** d'Océanie

En 2050

La population de ce village augmentant chaque année d'environ 1 personne, donc 129 habitants y vivraient en 2050:

34 d'Afrique, **69** d'Asie, **9** d'Europe, **10** d'Amérique latine, **6** d'Amérique du Nord et **1** d'Océanie

© Deutsche Stiftung Weltbevölkerung, source: PRB World Population Data sheet 2018

sociales sont indispensables pour maîtriser aussi les situations difficiles. C'est une composante centrale qui se retrouve dans toutes les formations développées et soutenues par Helvetas. Mais il est aussi question de salaires équitables, de sécurité de l'emploi, de contrats de travail corrects et de charges sociales. Pour ma part, je vois dans l'intelligence artificielle un grand potentiel dans un avenir lointain. Les futurs emplois pour les jeunes d'aujourd'hui n'existent pas encore.

Malgré les défis, envisagez-vous l'avenir avec optimisme?

Absolument. Nous vivons dans une époque très dynamique. Les gens sont mieux informés, ont de meilleures compétences, davantage de possibilités et sont plus mobiles. De grands défis doivent être relevés, mais je pense que le dividende démographique peut

se déployer grâce à des investissements ciblés et de la compréhension à l'égard des besoins des jeunes. Les technologies de l'information ouvrent de nombreuses possibilités. Le secteur de la santé a des emplois à pourvoir car les gens vivent plus longtemps. Il en va de même pour l'agriculture, si elle se réforme et utilise de nouvelles technologies. L'humanité a su en grande partie vaincre la pauvreté, éradiquer de nombreuses maladies, vivre des révolutions sociales. Et cela va continuer. L'homme est capable de relever les défis. Mais la question nous concerne tous, nous devons toutes et tous contribuer à la réussite. ○

Traduit de l'allemand par Christine Mattlé



Zenebe Uraguchi est économiste du développement et a acquis son expérience dans de nombreux pays d'Asie, d'Europe de l'Est et d'Afrique. Il soutient les initiatives de développement privées, publiques et à but non lucratif qui favorisent l'emploi et le revenu. Chez Helvetas, il est coordinateur de programmes pour l'Europe de l'Est et conseiller pour une économie durable. Il encourage les échanges de savoirs internes et externes, notamment dans un blog sur le site d'Helvetas (en anglais).



Un pont entre les générations

Alors que la Suisse réfléchit au droit de vote à 16 ans, des conventions sociales empêchent les générations de dialoguer entre elles et les jeunes d'exprimer leurs opinions au Kirghizistan. Helvetas apporte un soutien pour qu'ils soient entendus. Car faire entendre sa voix procure le sentiment d'être pris au sérieux – et écarte le danger de chercher un appui auprès de groupes extrémistes.

Par Rebecca Vermot

Ces dernières années, plus de 500 jeunes du sud du Kirghizistan se sont rendus en Syrie pour soutenir l'État islamique (Daesh). Ce n'est pas seulement la pauvreté et le chômage qui poussent ces jeunes dans les bras de groupes extrémistes: l'ordre social traditionnel ne permet pas aux adultes de prendre les jeunes au sérieux, car des échanges entre les générations sont presque inexistantes. «Cette situation est due à une société très hiérarchisée. Les jeunes ne doivent pas contredire les personnes plus âgées, et ces derniers se limitent à communiquer aux jeunes ce qu'ils doivent faire», explique Regula Gattiker, experte en transformation des conflits chez Helvetas. Résultat: «Les jeunes manquent de modèles et d'adultes qui les accompagnent et les conseillent.»

L'absence de soutien à l'adolescence associée à l'énorme pression de répondre aux attentes et aux normes familiales et sociales déstabilise les jeunes. Ils manquent de confiance en eux, se sentent désorientés et discriminés et sont incapables de développer une image positive d'eux-mêmes et des perspectives d'avenir. Dans ce contexte, des groupes extrémistes promettent un soutien et le sentiment d'appartenance.

Comment briser cette spirale? En réduisant le fossé entre les générations, en faisant en sorte que les jeunes et les adultes s'écoulent et se respectent. Ils en font l'expérience dans des cours initiés par Helvetas. Dans un premier temps, les jeunes doivent apprendre à forger leur opinion et à la défendre face à des adultes. Car une jeunesse confiante et sûre, créative et capable de communiquer peut changer son environnement et la société et contribuer à façonner l'avenir.

De leur côté, les adultes doivent apprendre à écouter les jeunes et leur accorder le droit d'opinion. «Nous avons l'habitude de croire que nous avons toujours raison et nous n'envisageons même pas qu'il puisse en être autrement, explique Gulsara Karimova, après un coaching. Aujourd'hui je m'interroge sur mon attitude et je comprends aussi le comportement parfois étrange des jeunes.» Quant à Durdona, 16 ans, elle ne s'intéressait pas à l'opinion des adultes avant le cours: «Je ne les écoutais pas du tout. Mais aujourd'hui je comprends pourquoi il est important de donner mon avis aux autres, avec égard, et de respecter leur opinion.»

Confrontations sur la voie de l'avenir

Pour beaucoup, le chemin amenant à ce constat n'est pas facile. Pour les jeunes, femmes et hommes, cela demande une grande part d'introspection: «Avant, je



Jeunes et âgés parlant ensemble: au Kirghizistan, cela ne va pas soi.



Prendre confiance: des jeunes femmes apprennent à exprimer leur opinion.

© Dorothea Wawrinka (lous)



Contacts intergénérationnels: des exercices amusants aident à briser la glace.

n'ai jamais cru en moi et en mon potentiel, explique Milana, 16 ans. Je sais que je ne dois pas craindre l'avenir et l'incertitude, que je peux compter sur moi et sur mes compétences, et que je suis armée pour la vie.» Pour les adultes, cela signifie quitter la zone de confort présumée: «Avant, je pensais avoir vécu beaucoup de choses au cours de ma vie et tout savoir. Aujourd'hui, je dois reconnaître que je peux apprendre beaucoup des jeunes», déclare Baktykan Azhimamatova.

Briser de tels cercles vicieux implique pour les jeunes de confronter leurs différentes origines sociales, ethniques et religieuses à leur identité ainsi qu'à leurs visions de l'avenir et, pour les adultes, d'ouvrir les yeux sur les difficultés des jeunes générations. Les jeunes apprennent à jouer un rôle actif dans la société et à développer de nouvelles perspectives – aussi professionnelles. «Je sais maintenant comment trouver un langage commun pour communiquer avec les gens qui me sont étrangers et comment m'exprimer», déclare Ajan, 17 ans, avec du recul. Alvina, 19 ans: «Grâce au projet, nous avons appris à prendre

nos responsabilités. Nous n'avons pas seulement entendu qu'il existe une telle chose comme la confiance, mais avons pu en faire l'expérience.»

Afin que les cours soient suivis par des actes, jeunes et adultes modifient ensemble les perceptions dans leur propre environnement. Dans leurs villages et

«Le rapprochement des générations est la clé du développement de notre société»

Hayotkhon Aripova, enseignante et mentore

quartiers, des jeunes gens organisent des initiatives collectives, avec leurs mentors adultes: une journée de sport pour enfants et parents, des groupes de discussion sur la prévention du suicide, un tournoi de football intégrant un travail de prévention contre la corruption dans les établissements de formation, un projet artistique d'écoliers avec des élèves d'écoles coraniques. Alors que les jeunes

apportent des idées et leur dynamisme et entreprennent un travail de persuasion, les adultes participent par le biais de leurs réseaux et de leur expérience de la vie, endossent un rôle d'ambassadeurs dans le monde des adultes et ouvrent des portes. Des débats et événements ont souvent lieu dans des centres pour les jeunes restés inutilisés jusqu'à présent, car personne n'y apportait de la vie et des contenus. Les communes et les chefs religieux soutiennent les initiatives des jeunes, sachant que ces derniers ont besoin de perspectives et d'appui. Les initiatives des jeunes sont les premiers pas de la participation active, une base pour l'avenir. Hayotkhon Aripova, enseignante et mentore, l'exprime ainsi: «Par cet échange avec les jeunes, je me sens jeune à nouveau. Je pense que le rapprochement des générations est la clé du développement de notre société.» ○

Traduit de l'allemand par Christine Mattlé

L'école, aussi pour la vie

Enseignement frontal, châtiments et mauvais diplômes: telle était la réalité dans de nombreuses écoles en Tanzanie quelques années plus tôt. Depuis que la formation des enseignants a bénéficié d'investissements, les enfants profitent de nouvelles méthodes d'enseignement – et apprennent aussi pour la vie.

Par Rebecca Vermot



© Simon B. Opladen (tous)

Le temps où le maître de biologie dessinait au tableau les fleurs qui poussaient dans la cour de l'école et en parlait théoriquement, plutôt que de laisser les enfants les sentir, n'est pas si éloigné. Dans les cours de mathématiques, d'anglais et de sciences naturelles, un nouvel enseignement proche de la pratique est donné, à l'aide de matériaux et d'exemples tirés du quotidien. Et aujourd'hui, presque chaque école a son propre jardin.

«Je suis responsable de deux plates-bandes d'épinards, raconte la jeune Agape Nazari, 12 ans, élève de la Kaloleni Primary School à Arusha. Il faut semer les épinards le soir, car les graines n'aiment pas la terre chaude. Les enseignantes et les enseignants peuvent nous acheter nos légumes. Avec cet argent, nous nous procurons de nouvelles semences et des outils. Je suis responsable des revenus, de la comptabilité, et je donne l'argent à l'institutrice qui le met dans la caisse. Le calcul est ma matière préférée. Plus tard, je veux devenir comptable. J'aime aller à l'école car j'y apprend plus pour mon avenir qu'à la maison.» Celui qui sait entretenir un jardin peut prendre soin de lui toute sa vie durant, c'est ce que pense Regina Kitanga, l'institutrice d'Agape. «Un jardin est comme une petite entreprise. Il faut l'entretenir et le soigner et bien gérer le budget.»



L'éducation scolaire pose des jalons pour la vie future. Elle est une base du développement social, politique et économique des jeunes – et de tout un pays. La formation contribue de façon importante à réduire la pauvreté et à l'autodétermination – et crée des perspectives.

«Quand je suis à l'école, je rencontre mes amies, se réjouit Lucy Chuwa, 13 ans, élève de la Machame Primary School au pied du Kilimanjaro, à Moshi. Nous apprenons ensemble et nous nous aidons mutuellement. Nous avons de bons enseignants et des cours passionnants. Avant, les enseignants étaient méchants. Quand nous posions une question, les réponses étaient très brèves. Aujourd'hui, ils nous expliquent tout. Je veux moi-même devenir enseignante de biologie ou de chimie.» Lucy sait déjà enseigner. Souveraine, elle explique à la classe le corps humain – de la tête aux pieds, sans faire l'impasse sur les organes sexuels, sur les caractéristiques des œstrogènes et de la testostérone. Elle laisse ses camarades discuter en groupe et répond longuement aux questions, jusqu'à avoir l'assurance que tous ont compris.

Aujourd'hui en Tanzanie, le taux de scolarisation est de 95 %, mais l'enseignement a longtemps été de mauvaise qualité. Les institutrices et les instituteurs se souviennent du temps où ils étaient élèves, des cours principalement théoriques et de la peur de donner une mauvaise réponse.

«Je constate de plus en plus que des élèves, desquels je ne m'y attendais pas, sont forts en calcul. Je découvre de nouveaux talents, parce qu'ils posent des questions intelligentes. Cela nous met au défi, nous les enseignants. Si nous ne sommes pas bien préparés, nous nous couvrons de ridicule devant la classe, déclare Abaneth Ndossi, professeur de mathématiques à la Machame Primary School. Les enfants ont le droit de recevoir des réponses satisfaisantes, c'est pour cela qu'ils viennent à l'école.» Dorothea Mboya, directrice de la Kambi Ya Raha Primary School, près d'Arusha, vante les nouvelles méthodes pédagogiques: «Les élèves participent davantage. Le respect mutuel est plus grand, la discipline meilleure et, avant tout, les enfants n'ont plus peur de poser des questions et n'ont plus à craindre les punitions.»





L'un des changements du nouvel enseignement qui saute aux yeux est l'emplacement des pupitres, installés de façon à ce que les enfants puissent travailler en groupe, et non plus alignés en rangées comme avant. Et les enfants ne recopient plus ce qui est écrit au tableau, mais apprennent en groupe.

«Nous avons constaté que les enfants mémorisaient mieux, souligne Diana Zacharia, enseignante à l'Olorieni Primary School à Arusha. Grâce à l'enseignement pratique et à des outils pédagogiques simples, ils retiennent mieux ce qui est appris en classe. Nous le voyons aussi dans les notes. En 2017, un seul élève avait obtenu une note maximale, et dix enfants ont échoué l'examen national final. Un an après, nous comptons 18 élèves avec des notes maximales et seulement deux échecs aux examens. Maintenant, les enfants sont aussi plus heureux à l'école.» Sa collègue, Bilhuda Athuman, ajoute: «Et les enfants apprennent à se soutenir, à respecter d'autres opinions et décisions. Il y a moins de conflits. Ils apprennent tout cela pour leur vie future.»

La joie des enfants d'être à l'école et l'engagement des enseignantes et des enseignants à donner les cours sont largement tangibles. Et les rêves des enfants en disent long.

«J'apprends pour passer mes examens, explique avec détermination Angela Ramadhan, 12 ans, de l'Olorieni Primary School. Car je veux devenir présidente de la Tanzanie, comme Julius Kambarage Nyerere autrefois. C'était un bon président, il a mené notre pays à l'indépendance. Je veux diriger les ministères et le parlement. Je trouve que les services de santé doivent être améliorés. Et aussi la sécurité.» Angela a bien écouté le cours d'instruction civique et a des perspectives.



Faire passer ses propres intérêts avant la solidarité?

En mai, le Conseil fédéral a mis en consultation son projet de «Message sur la coopération internationale de la Suisse 2021–2024».

Celui-ci soulève des questions. La lutte contre la pauvreté est-elle toujours au centre? La politique fédérale doit faire passer la solidarité avec les populations du Sud avant les propres intérêts à court terme de la Suisse.

Par Geert van Dok

La coopération au développement de la Suisse doit – comme le veut la loi – soutenir «en priorité les efforts des pays en développement, régions et groupes de population les plus défavorisés». L'enjeu est le développement des zones rurales, l'autosuffisance agricole, le commerce local, l'emploi et l'équilibre écologique. La coopération au développement doit être «l'expression de la solidarité». La loi ne dit rien sur le fait qu'elle devrait aussi servir les propres intérêts économiques ou migratoires de la Suisse.

Quatre buts: contributions à un développement durable?

Le futur «Message sur la coopération internationale de la Suisse» fixe les axes essentiels à l'aide au développement du Conseil fédéral pour la période 2021 à 2024 ainsi que l'affectation des moyens à disposition. La consultation ouverte le 2 mai court jusqu'au 23 août. De nombreuses organisations y ont pris part, dont Helvetas.

Le projet de message fixe quatre objectifs et des axes centraux: **l'emploi, le changement climatique, la migration et l'état de droit**. Ils vont fondamentalement dans la bonne direction – mais à condition de remplir des critères précis. C'est pourquoi la façon dont les objectifs sont mis en œuvre concrètement est déterminante. Pour contribuer efficacement à atteindre les «objectifs de

développement durable» de l'Agenda 2030 des Nations Unies, Helvetas estime qu'il est décisif de garder à l'esprit les points suivants:

- Le Conseil fédéral entend améliorer les conditions de vie des populations pauvres et créer **des possibilités d'emploi** par la promotion ciblée de l'économie et avec l'aide du secteur privé. Du point de vue d'Helvetas, cela exige avant tout une collaboration étroite avec les

Le Conseil fédéral doit placer au centre la lutte contre la pauvreté et le renforcement de la société civile.

entreprises locales dans des pays en développement. Une coopération efficace avec des entreprises suisses suppose que celles-ci relient leurs intérêts à leur responsabilité sociale et qu'elles respectent les critères sociaux et écologiques. Ce n'est qu'ainsi qu'une collaboration avec le secteur privé régional peut contribuer à un développement durable.

- **Le changement climatique** et le développement durable sont indissociables. C'est pourquoi le ralentissement

du changement climatique et l'adaptation à ses effets sont renforcés et placés au centre. Sans en être la cause, les populations pauvres dans les pays en développement sont les plus exposées aux sécheresses, inondations ou cyclones, et ne disposent pas des ressources et de la force de résistance nécessaires pour y faire face. Les programmes d'adaptation aux changements climatiques doivent donc systématiquement combattre également la pauvreté. En outre, le financement international du climat doit donner matière à réflexion: le Conseil fédéral prévoit d'y accorder 350 millions de francs par an, un montant extrêmement modeste au vu de la richesse et de la responsabilité de la Suisse. Comme toujours, il a l'intention d'imputer cette somme au budget de la coopération au développement. Il est juste que les questions climatiques soient incorporées dans le domaine du développement, mais les obligations de la Suisse en matière de financement climatique ne doivent pas être menées au détriment de la lutte contre la pauvreté. Helvetas attend du Conseil fédéral que le budget de la coopération au développement soit augmenté en conséquence.

- Désigner **la migration** comme un axe central est logique au vu des mouvements migratoires mondiaux croissants. Mais du point de vue d'Helvetas, il ne doit pas être question de vouloir éviter la migration en Suisse. C'est bien plus





© Flurina Rothberger

Comme ici au Népal, l'aide à s'aider soi-même pour atteindre l'autonomie doit aussi être menée dans l'intérêt de la politique extérieure de la Suisse.

les causes de la migration économique provoquée par la pauvreté qu'il s'agit de réduire. La coopération au développement peut contribuer à permettre aux gens de mener une vie meilleure dans leur propre pays. Elle peut s'engager en faveur de la sécurité et de conditions de déplacement et de travail dignes, afin de protéger les personnes de l'exploitation et des abus. Par contre, les requérants d'asile qui arrivent en Suisse ont souvent fui des pays fragiles et marqués par la violence, où une coopération au développement n'est possible que de façon limitée. Dans ces pays-là, la Suisse doit renforcer son aide humanitaire et contribuer à combattre les causes de l'exil par son engagement pour la paix, la sécurité et les droits humains.

- Enfin, l'axe central de **l'état de droit** vise une bonne gouvernance ainsi que la mise en œuvre de la démocratie, de la paix et de l'égalité des genres. Le renforcement de la société civile devrait aussi en faire partie, car elle est essentielle à l'établissement d'un État stable. C'est

d'abord sous la pression de leur propre population que les régimes autoritaires et corrompus se muent en systèmes démocratiques. Le projet du Conseil fédéral mentionne toutefois à peine les organisations de la société civile, qui peuvent exercer cette pression. C'est pourquoi Helvetas exige du Conseil fédéral qu'il considère le soutien de la société civile comme un axe central – allant de pair avec le renforcement des ONG suisses qui travaillent dans ce domaine.

Pas de mise en œuvre de la décision du Parlement

En 2011, le Parlement chargeait le Conseil fédéral d'augmenter les fonds de l'aide publique au développement à hauteur de 0,5 % du revenu national brut. Mais les plans du Conseil fédéral communiqués dans le message laissent présager que cette part ne s'élèvera toujours qu'à 0,4 % dans les années 2021 à 2024.

La Suisse, l'une des économies les plus riches du monde, peut se permettre davantage. Il y a quatre ans, elle approuvait l'Agenda 2030 des Nations Unies et

réaffirmait ainsi vouloir atteindre la valeur cible de 0,7 %. Il semble, une nouvelle fois, que les promesses internationales tombent vite dans l'oubli.

L'actuel projet de message a le potentiel de s'attaquer efficacement aux grands défis, pour autant que les axes centraux soient orientés sur les besoins des populations et des pays défavorisés. Le Conseil fédéral doit concilier les intérêts de la Suisse avec le développement durable et placer au cœur de son projet la lutte contre la pauvreté et le renforcement de la société civile dans les pays en développement. Telles sont les revendications principales d'Helvetas dans le cadre de la consultation en cours. ○

Traduit de l'allemand par Claudia Gämperle

Geert van Dok, expert en politique de développement, est chargé de la communication politique chez Helvetas.

Dans le jardin du bonheur

La nouvelle exposition itinérante d'Helvetas «Global Happiness – De quoi avons-nous besoin pour être heureux?» enchante les visiteurs et invite à réfléchir. Nous avons demandé à Nadja R. Buser, responsable de l'exposition chez Helvetas, quelles étaient ses premières impressions.

Interview: Rebecca Vermot

Nadja Buser, la nouvelle exposition d'Helvetas a ouvert ses portes. Quelles réactions vous ont particulièrement rendue heureuse?

De très nombreuses réactions me sont parvenues et certaines m'ont beaucoup touchée: par exemple, un visiteur m'a notamment envoyé spontanément l'un de ses albums de photographies sur le Kirghizstan, car ce pays est devenu pour lui une source de bonheur. Il s'y est rendu il y a de nombreuses années pour rendre visite à un ami qui travaillait là-bas pour Helvetas. Durant ce voyage, il a fait la connaissance de sa femme, avec laquelle il est maintenant marié depuis longtemps. Nous allons par la suite intégrer cet album dans les archives du bonheur de l'exposition. Je suis heureuse du succès que l'exposition rencontre et de l'afflux des personnes aux nombreux événements proposés en marge. Cela montre que le sujet intéresse les gens et qu'il est dans l'air du temps.

Qu'aimeriez-vous que les gens conservent en sortant de l'exposition?

L'exposition vise à ce que le public réfléchisse davantage au bonheur durable et s'y engage. Nous travaillons avec l'approche de la professeure canadienne Catherine O'Brien, pour qui un bonheur durable est celui qui ne nuit ni aux gens, ni à l'environnement ni aux générations futures. Le bonheur durable contribue beaucoup plus au bien-être personnel, collectif et global. Je considère ce lien entre bonheur et durabilité comme très important. Malheureusement, notre so-

ciété tend plutôt à favoriser la satisfaction personnelle – et ainsi à perdre de vue le contexte et l'environnement.

Comment amener les gens à s'interroger et à agir?

S'engager pour le bonheur durable signifie que nous devons par exemple tous réfléchir à notre propre empreinte écologique. L'idée est que consommer moins donne plus de temps pour ce qui apporte une vraie satisfaction. Le renoncement peut aussi rendre heureux. L'exposition suggère des pistes à ce sujet, comme l'inventaire modeste de l'appartement d'une femme qui choisit de vivre avec le minimum, ou les voix de personnes qui révèlent ce qu'elles pourraient jeter sans problème. Nous aimerions aussi que les gens s'engagent pour de bonnes conditions cadre politiques et économiques dans les pays du Sud. C'est pourquoi nous présentons dans l'exposition de nombreux projets locaux et internationaux dans lesquels la participation est possible. Nous les appelons «Histoires de réussite». Chacun peut y trouver quelque chose.

Qu'est-ce qui vous a été particulièrement important pour vous dans la conception de l'exposition?

L'esthétique et l'atmosphère de bien-être. Il n'est pas possible de réfléchir au bonheur dans un endroit oppressant et sombre! Je suis contente que nous y soyons parvenus. L'Atelier Gillmann & Maggio, avec lequel nous avons collaboré, a mis en scène l'exposition comme un jardin avec des pavillons – avec l'idée que nous devons tous cultiver notre bonheur comme une plante pour qu'il prospère.

Comment les gens y réagissent-ils?

Ce qui me frappe le plus quand je me promène à travers l'exposition, est que les gens se mettent à discuter entre eux. Le bonheur est un sujet qui touche et devient vite personnel. Il invite à l'échange – même avec des inconnus! La mise en œuvre ludique, aérée et légère plaît aussi. Ce sont là de bonnes conditions pour réfléchir au bonheur global.



Différentes visions du bonheur se nichent dans les maisons des oiseaux.

Exposition «Global Happiness»

L'exposition «Global Happiness – De quoi avons-nous besoin pour être heureux?» est à voir jusqu'au 1er mars 2020 au Naturama Argovie à Aarau. Elle se déplacera ensuite dans la Principauté du Liechtenstein, puis dans différentes villes de Suisse romande et alémanique.

Informations sur les activités organisées en marge de l'exposition (en allemand):

globalhappiness.ch

Avec votre équipe, vous avez investi beaucoup de temps dans la préparation de cette exposition. Comment cette confrontation au bonheur vous a marquée personnellement?

Nous avons peut-être tous été beaucoup plus touchés sur le plan personnel qu'avec les autres expositions. Aujourd'hui, j'essaie beaucoup plus de faire ce que je fais bien et avec plaisir. Je cherche davantage la «paix intérieure», si on peut le dire ainsi, avec moi et avec les autres. Et les chercheuses et chercheurs sur le bonheur s'accordent sur un point: les relations sociales sont le facteur principal. Cela ne surprend peut-être pas. Mais, sous nos latitudes, nous devons sérieusement nous demander ce que cela signifie. J'ai déménagé dans une coopérative d'habitation il y a une année et la confrontation avec la recherche du bonheur a largement soutenu ma décision.

Il faudra peut-être me demander dans quelques années si je suis plus heureuse maintenant ...

Traduit de l'allemand par Christine Mattlé



Nadja R. Buser a étudié l'ethnologie et l'histoire de l'art et ajouté un executive MBA. Elle a travaillé pour des organisations humanitaires au Liberia, aux Philippines et dans le Sud Soudan. Elle a ensuite été responsable de programmes d'une organisation de développement et active en plus dans le secteur d'expositions. Suite à un changement de priorité et à une formation de conservatrice, elle a travaillé dans le domaine muséal. Aujourd'hui, elle est responsable des expositions chez Helvetas.



Des visiteuses et visiteurs envoient des selfies et prennent part ainsi au bonheur global.

MÉTÉO DU DÉVELOPPEMENT



La paix dans le monde fait quelques pas

L'indice de la paix dans le monde 2019 relève une légère amélioration globale, pour la première fois depuis 2013. Les conflits et les crises de la dernière décennie ont faibli, alors que d'autres ont éclaté à l'intérieur et entre des États. La situation est meilleure dans 86 pays, mais s'est détériorée dans 76 autres. Les États les plus heureux sont l'Islande, la Nouvelle-Zélande et le Portugal, alors que le Sud-Soudan, la Syrie et l'Afghanistan occupent les derniers rangs. La Suisse se trouve à la 11e place. -GVD



Les droits humains doivent attendre

Dès janvier 2021s, l'Institution nationale des droits humains (INDH) devrait succéder au Centre suisse de compétence pour les droits humains (CSDH). Mais le conseiller fédéral Ignazio Cassis pense autrement: il fera fermer le réseau universitaire CSDH à la fin de 2020, sans faire avancer l'INDH. L'engagement pour les droits humains en Suisse subit un revers. -GVD



Plainte pénale contre un État pour le climat

Des communautés indigènes des îles australiennes du détroit de Torrès ont déposé une plainte contre leur gouvernement devant la Commission des droits de l'homme de l'ONU: la crise climatique menace leur vie. Les insulaires demandent à l'Australie d'atteindre la neutralité carbone d'ici à 2050. Si l'ONU devait déclarer que les États doivent réduire leurs émissions de CO₂ en vertu des droits humains, ce serait un précédent juridique historique. -sus

Enjeux de l'eau et de l'assainissement, ici et dans le Sud



© Simon B. Opladen

S'engager pour l'accès public à l'eau, comme le fait Helvetas ici dans un village au Mozambique.

La Fedevaco, fédération vaudoise de coopération, organise le 26 septembre à Lausanne une journée thématique autour de la diversité des partenariats et des enjeux dans le domaine de l'eau et de l'assainissement. Se voulant une conférence annuelle élargie à l'occasion du 30e anniversaire de la Fedevaco, l'événement s'adressera non seulement aux institutions communales et cantonales vaudoises mais également aux ONG, entreprises privées et universités actives dans le secteur en Suisse comme au Sud.

L'objectif est de rassembler tous types d'actrices et d'acteurs autour des thématiques afin d'ouvrir un espace d'échange et de mise en réseau. Connaissances actuelles, innovations, défis ou encore expériences concrètes, ici comme au Sud, composeront les différentes formes d'interventions qui rythmeront la journée. La matinée se fera en plénière, proposant deux conférences et une table ronde. **Agnès Montangero**, chargée du programme WASH chez Helvetas, participera aux discussions sur la transformation de nos déchets en ressources. Après un apéritif dinatoire, l'après-midi accueillera un forum d'échange de

connaissances dynamiques, qui proposera plusieurs ateliers interactifs que les participantes et participants pourront choisir.

Animés par des organisations membres de la Fedevaco, des entreprises, des communes, ou encore par des académiciens, ces ateliers traiteront de l'eau, l'assainissement, l'hygiène ou encore des enjeux des partenariats dans ces domaines. Le forum ouvrira ainsi l'espace aux apprentissages mutuels et favorisera le débat en petits groupes autour des défis des partenariats d'aujourd'hui et de demain dans les domaines de l'eau et de l'assainissement.

Bienvenue!

Programme, informations et inscriptions: fedevaco.ch/30ans

**FEDERATION
VAUDOISE
COOPERATION**



HOMMAGE

Décès de Thierry Freyvogel

Les habitants de la ville d'Ikara, en Tanzanie, lui ont donné le nom de «Ndege Huru», qui signifie «l'oiseau libre». Là-bas, entre 1955 et 1957, le jeune Thierry Freyvogel a mis en place un laboratoire de terrain de l'Institut Tropical suisse et s'est consacré à la lutte contre la malaria. Les années passées en Afrique ont été marquantes pour celui qui sera ensuite directeur de l'Institut Tropical. Son engagement contre la maladie et la pauvreté a aussi bénéficié à Helvetas (alors ASRE) au début des années 1960, au cours desquelles le Cameroun, après le Népal et la Tunisie, est devenu le troisième pays partenaire de la jeune organisation suisse. L'axe central du travail était alors l'approvisionnement en eau dans les villages ainsi qu'une formation en maçonnerie. Thierry Freyvogel est entré au comité central d'Helvetas et a occupé la fonction de président de la commission pour le Cameroun. L'ancien président d'Helvetas Peter Arbenz, alors secrétaire aux affaires extérieures de cette commission, lui rend hommage: «Je me souviens de Thierry Freyvogel comme d'une personnalité sensible et d'une grande intelligence, largement reconnue. Un fait est remarquable en particulier: il attachait toujours beaucoup d'importance à responsabiliser dès le début des projets les autorités locales et la population.» Thierry Freyvogel a été un pionnier du travail de coopération au développement en partenariat et durable. Le professeur Thierry Freyvogel est décédé en avril 2019, peu avant son 90e anniversaire. -sus

Quatre nouveaux membres élus au comité central d'Helvetas



Thérèse Frösch, présidente d'Helvetas (2e à g.) avec trois des quatre nouveaux membres élus au comité central: Ueli Winzenried, Hansi Voigt et Erna Karrer-Rüedi (de g. à d.).

Lors de l'assemblée générale qui s'est tenue à Aarau le 15 juin dernier, quatre nouveaux membres ont été élus au comité central: Hansi Voigt, Erna Karrer-Rüedi, Ueli Winzenried et Angelo Gnädinger.

Angelo Gnädinger est un avocat ayant expérimenté dans le domaine de l'aide humanitaire: dès 1984, il s'est engagé auprès du CICR au Moyen-Orient et en Afrique, avant de devenir responsable des activités de protection et d'aide, et a été directeur général du CICR de 2002 à 2010. Il a ensuite travaillé dans le domaine de la médiation politique.

Dr. Erna Karrer-Rüedi est directrice générale et présidente du conseil d'administration de la Fondation Eos Entrepreneur Foundation pour la promotion de l'entrepreneuriat social, notamment en Amérique latine. Elle apporte une expérience internationale longue de plus de 25 années dans le conseil et la mise en œuvre du développement durable et de financements socialement responsables.

Entrepreneur des médias, **Hansi Voigt** est en Suisse l'une des têtes pensantes en matière de transformation numérique dans le secteur des médias. Aujourd'hui, il est associé chez dasnetz.ch. Il était avant rédacteur en chef de 20Minuten Online, ainsi que

fondateur et rédacteur en chef du portail d'actualités watson.ch.

Ueli Winzenried a été directeur chez F. Hoffmann-La Roche AG et, jusqu'à fin 2019, il est encore CEO de la Gebäudeversicherung Bern (GVB). Il travaillera ensuite comme conseiller d'entreprise. Le début de son intérêt pour la coopération au développement remonte aux années 1980, alors qu'il travaillait au Pérou pour une durée de trois ans.

Thérèse Frösch, présidente d'Helvetas, se réjouit de l'élection des nouveaux membres: «Grâce à son précieux savoir-faire, Helvetas occupe une position stratégique optimale pour l'avenir: l'accent est mis notamment sur un engagement accru en faveur de l'aide humanitaire, la coopération avec le secteur privé et la numérisation.»

Richard Gerster, Ruth Egger-Tschäppeler et **Guillaume de Buren** ont quitté le comité central le 15 juin 2019, après y avoir contribué de façon importante pendant plusieurs années. Helvetas les remercie chaleureusement pour leur précieux engagement! -KHA

AGENDA

2.10.19–26.9.20

Jai Jagat,
mouvement social pour le
changement global. Grande marche
non-violente pour la justice et la
paix. 10'000 kilomètres à pied, de Dehli
aux Nations Unies à Genève
jaijagatgeneve.ch



7.11.

Gala Helvetas

«Les femmes au cœur de la vie»

Judi 7 novembre 2019, dès 18h30

Bâtiment des Forces Motrices,
à Genève

Merci aux personnes intéressées
de prendre contact avec
Frédéric Baldini, chargé de partenariats
de projets chez Helvetas:
tél. 021 804 58 10,
frederic.baldini@helvetas.org



Impressum

Journal d'Helvetas pour les membres et donateurs,
3/2019 (août), 59e année, 237e numéro. Paraît quatre
fois par an (mars, mai, août, décembre) en français et
en allemand. Abonnement annuel Fr. 30.– inclus dans la
cotisation des membres.

Editeur: HELVETAS Swiss Intercooperation, Weinberg-
strasse 22a, Postfach, 8021 Zurich, 044 368 65 00,
info@helvetas.org, helvetas.org, CP 80-3130-4;
Bureau Suisse romande, 7–9, ch. de Balxert, 1219
Châtellaine, 021 804 58 00, romandie@helvetas.org;
Ufficio Svizzera italiana, Via San Gottardo 67, 6828
Balerna, 091 683 17 10, svizzeraitaliana@helvetas.org
Rédaction: Susanne Strässle (rédactrice en chef, SUS),
Rebecca Vermot (RVE) *Sigles des contributeurs:* Kathrin
Krämer (KCA), Patrick Rohr (PRO), Bernd Steimann
(BES), Geert van Dok (GVD) *Rédaction images:* Andrea
Peterhans *Edition française:* Catherine Rollandin (CRO)
Graphisme: Nadine Unterharrer *Correction:* Nadja
Marusic, Textmania, Zurich *Impression:* Imprimerie
Kyburz Dielsdorf *Papier:* Cyclus Print, 100 % Recycling

CONCOURS

Répondez aux questions
liées à ce numéro de «Parte-
naires» et gagnez une nuit
à l'hôtel Regina à Mürren

**1 Dans quel pays s'engage
Helvetas pour la formation
continue d'enseignants?**

**2 Quelle ville accueille
actuellement l'exposition
d'Helvetas «Global
Happiness»?**

**3 Quel est le pays dans
lequel Helvetas encourage
le dialogue entre les
générations?**

Envoyez vos réponses par poste à Helvetas, «Concours», case postale, 8021 Zurich, ou sur helvetas.org/concours-pa
Délai d'envoi: 15.9.2019 Aucune correspondance ne sera échangée au sujet du concours. Tout recours juridique et paiement en espèces sont exclus. Les collaborateurs d'Helvetas ne peuvent pas participer. Les adresses dans notre fichier peuvent être utilisées pour l'envoi d'informations sur Helvetas, les annulations étant possibles en tout temps. Les adresses ne sont pas transmises à des tiers. La gagnante du concours du Partenaires 2/2019 est: Joëlle Masper, Schindellegi

**Prix sponsorisé:
Une nuit en chambre double
pour 2 personnes, avec
repas du soir et petit déjeuner
à l'hôtel Regina Mürren**



Le Regina Mürren – un hôtel sauvé

Le Regina à Mürren est un hôtel peu ordinaire. Alors qu'il était mis en vente il y a cinq ans, des personnes qui y séjournaient régulièrement et d'autres sympathisantes l'ont sauvé du naufrage. Ensemble, elles, qui avaient noué des amitiés fidèles et célébré des fêtes dans cette bâtisse de style Belle Époque, ont voulu continuer d'exploiter «leur maison» sous sa forme d'hôtel simple et conserver son charme patiné. L'attachement à ce lieu va si loin que, deux fois par année, des hôtes apportent des coups de main aux travaux de rénovation. La ferveur des propriétaires et des ouvriers amateurs est tangible dans chaque pièce. Pour les nouveaux venus, la vue à travers les fenêtres emplit le cœur quand le massif de la Jungfrau les salue dans toute sa splendeur. Les chambres expriment elles aussi la philosophie de la maison, associant une simplicité recherchée au charme du passé. Pour les habitants du village aussi, le Regina est un lieu où il fait bon s'attarder, où le bar légendaire et les salles de séjour accueillent des manifestations culturelles. En septembre, l'association culturelle locale organise le festival de l'eau de Mürren, qui permet de découvrir des histoires sur l'eau, sur les cascades, des textes littéraires ou encore l'utilisation de l'eau à Mürren et dans la région.

Hôtel Regina, 3825 Mürren, tél. 033 855 42 42, reginamuerren.ch

Pièces préférées – pas seulement pour le week-end

Un foulard en soie imprimé bordé de ficelle recyclée crochétée a fait connaître Ikou Tschüss à travers le monde. Aujourd'hui, les deux créatrices Guya Marini et Carmen D'Appolonio ont créé une collection exclusive pour le Fairshop d'Helvetas.



Les créatrices d'Ikou Tschüss: Guya Marini et Carmen D'Appolonio ont développé un style inimitable.

Par Katrin Hafner
et Rebecca Vermot

De Tokyo à New-York en passant par Paris, Guya Marini et Carmen D'Appolonio, les deux designers suisses aux racines italiennes, ont vendu leurs célèbres foulards en soie et d'autres pièces stylisées dans 52 magasins à travers le monde. Mais la renommée a des contraintes: «Nous restions devant l'ordinateur, sans plus pouvoir faire ce qui nous tient à cœur: l'artisanat, des objets dont l'idée a surgi spontanément, avec fantaisie et joie enfantine», explique Guya Marini. Depuis 2008, elle dirige l'affaire et l'atelier Ikou Tschüss à Zurich, dans le quartier Kreis 4. Et avec Carmen D'Appolonio, sa partenaire de travail vivant maintenant à Los Angeles, elle développe des séries d'objets, – par exemple des coussins pour les sièges de la boulangerie tendance John Baker ou des coussins crochétés pour le centre culturel Kosmos à Zurich.

En collaboration avec le Fairshop d'Helvetas, les deux jeunes femmes – qui se définissent comme des «artisanes» – ont créé une collection spéciale limitée, sous le nom de «Un week-end avec Ikou Tschüss». Chaque objet de cette collection a le potentiel de devenir une «pièce fétiche»; tous ces objets s'associent entre eux, mais peuvent aussi être achetés séparément. Entre autres, le «Weekender»: un sac stylisé avec des compartiments pour sept objets indispensables pour partir en week-end. Ou encore les deux différentes grandes trousse, qui se transforment aisément en «clutch», en sac-pochette. Quant à la couverture douillette, parfaite pour un pique-nique, elle fait aussi office de châl bien chaud lorsque les températures baissent. Un t-shirt imprimé de motifs géométriques fait également partie de cette collection – sans oublier le foulard en soie, accessoire fétiche de la marque, bordé de ficelle recyclée crochétée et ambassadeur par ex-

cellence de la marque Ikou Tschüss. Que faut-il de plus pour un séjour réussi à la campagne ou dans une autre ville?

Tous les articles sont fabriqués dans des conditions de travail équitables et avec des matières écologiques, au Népal et en Inde. «La mode durable est un choix que nous avons fait depuis longtemps. C'est l'avenir. Il ne devrait plus en être autrement», affirme Guya Marini avec force. Il n'est pas facile pour les designers de trouver les producteurs adéquats avec lesquels travailler dans des conditions réellement équitables. «Aujourd'hui, la production équitable est tendance – malheureusement cette notion est souvent vide de sens», regrette Guya Marini.

«Nous apprécions la position claire et l'objectif d'Ikou Tschüss, qui a toujours fait produire ses créations en Europe dans des ateliers d'artisanat et avec des matières recyclées», explique Eliane Ceschi, collaboratrice du Fairshop. La collaboration avec Ikou Tschüss est idéale: Helvetas a été pionnière dans le secteur du coton bio et dispose dans le monde d'un solide réseau de producteurs fiables, qui suivent des normes équitables et écologiques. Le coton utilisé pour les pièces de la nouvelle collection est par conséquent 100% bio et certifié GOTS. En ce qui concerne la soie «éri», qui sert à la confection des foulards, les chenilles ne sont pas ébouillantées avec les cocons puis jetées, comme c'est le cas avec la soie conventionnelle, mais elles contribuent à pallier le manque de nourriture: elles sont une source irremplaçable de protéines.

Et ainsi les deux créatrices s'estiment «entre de bonnes mains chez Helvetas». Pour Guya Marini, c'est une évidence: «Il faut se sentir bien avec un vêtement ou avec un accessoire – physiquement mais aussi avec émotionnellement, dans l'esprit et le cœur.» ○

Un weekend avec Ikou Tschüss

Couverture/Châle «Ikou»

Plaid douillet avec motif à carreaux coloré. Idéal comme lainage à porter sur les épaules pour prendre le café du matin sur le balcon, pour des heures de détente sur le canapé et comme châle. En laine pashmina. Production au Népal. 173 x 135 cm (TAAT99)
Fr. 249.–



Foulard en soie «Amaka»

Beau foulard en soie éri douce et durable, bordé de ficelle recyclée crochétée – accessoire fétiche de la marque zurichoise Ikou Tschüss. Confection en Inde. 90 x 90 cm. Bordeaux (TADE28), Apricot (TADE35)
Fr. 129.–

T-Shirt «Geometric»

Pour les loisirs et les activités sportives: t-shirt unisexe équitable et moderne avec motif géométrique imprimé en sérigraphie. En 100 % coton bio certifié GOTS. Unisexe. Tailles: S–XL. Confection en Inde. (TUCD) + taille **Fr. 59.–**



Weekender «Alik»

Stylisé pour accompagner des escapades de week-end ou des activités sportives: sac de voyage aux formes vives, en 100 % coton bio certifié GOTS. Avec bandoulières, deux compartiments intérieurs et fermeture zippée. Fabrication en Inde. 48 x 30 x 23 cm. (TADC) **Fr. 129.–**

Trousses «Amandla» et «Aluna»

L'équitable, en route: trousse en 100 % coton bio certifié GOTS, pendentifs en ficelle d'emballage recyclée sur la fermeture zippée. Production en Inde. «Amandla», avec doublure intérieure imperméable, 18,5 x 28,5 cm (TADF) **Fr. 49.–**
«Aluna», avec compartiment intérieur, 14 x 23 cm (TADD) **Fr. 39.–**



Découvrez notre Fairshop Store

à Weinbergstr. 24 (proche de la gare), à Zurich.
Lu–Ve 11–18 h, Sa 11–16 h.

Plusieurs possibilités de commander:

fairshop.helvetas.ch | romandie@helvetas.org
tél. 021 804 58 00



Vous pouvez élargir votre cercle familial à une famille en Afrique.

En inscrivant Helvetas dans votre testament, vous incluez des personnes pauvres et défavorisées dans la communauté de vos héritiers. Votre legs est très précieux: il offre des perspectives de vie dans l'autodétermination, la dignité et la sécurité. Nous vous conseillons volontiers: helvetas.org/legs

